

Xpose

Ji-Yoon Han

Volume 52, numéro 210, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58805ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Han, J.-Y. (2008). Xpose. *Vie des arts*, 52(210), 36–37.

XPOSE

Ji-Yoon HAN

L'HEURE GRISE DE NOVEMBRE

FLOTTE ENNUYÉE SUR LES

BORDS DE LA TAMISE, ET

PARTOUT LA VILLE EN AFFICHES LIP

GLOSS BONBON VOUS INVITE À VOUS

PERDRE DANS LE LABYRINTHIQUE

BARBICAN CENTRE : RINCEZ-VOUS

L'ŒIL DANS CE MAUVAIS GARÇON À

LA MINE IMPAYABLE SOUS SA

VISIÈRE MARINE, MOULÉ DANS UN

SLIP ENCORE MOITE.

Une tour de la vénérable Bibliothèque Nationale se tamponne d'un monumental «X», dont les tons de muqueuse mêlée de liqueur menstruelle jurent sur les vitres d'un édifice aussi morose que les eaux boueuses de la Seine. Le métro parisien se charge quant à lui d'allumer ceux qui ne fréquentent pas le quartier : l'allure du train ralentit aux abords de la « station fantôme » Croix-Rouge, qui dévoile de coquines reproductions.

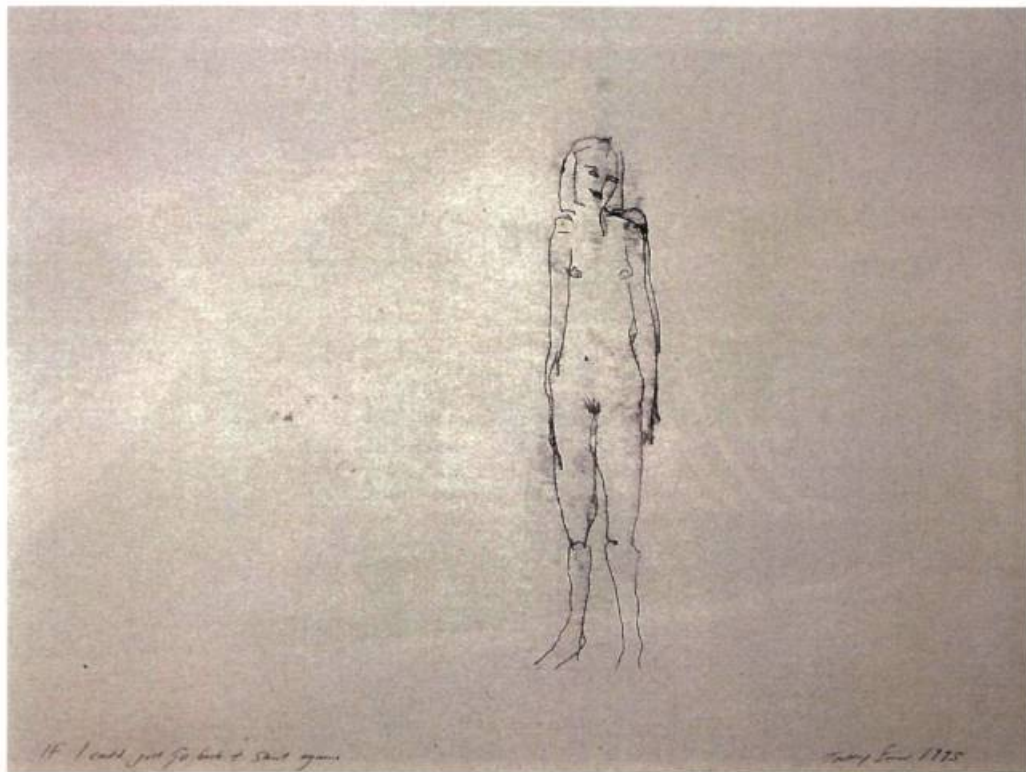
Cependant, les mineurs, même accompagnés, ne sont pas admis à l'entrée des deux institutions – vous savez, pas de tabac, ni d'alcool, pas de film porno, ni... d'exposition – tandis que pour les « grands », que de promesses de transgression, à consommer sans modération ! L'exci-

tation est d'autant plus vive que, à Paris comme à Londres, l'on vous présente de véritables « œuvres d'art », plastiques et manuscrites, non pas des objets platement pornographiques – des œuvres belles et désirables, estampillées *invoables*, et offertes à tous les regards (ou presque).

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur un secret vieux comme le monde et n'aviez pu pénétrer, tout cela va vous être exhibé : le désir du spectateur est soigneusement attisé par une foison de noms – *Seduced, Art and Sex, X, Eros au secret, l'Enfer de la BNF...* Friponnes expositions qui se dérobent à toute désignation claire, jouent aux mystérieuses ! Passés les contrôles d'identité, il faut se laisser séduire et déshabiller par un art qui touche, et auquel on insuffle un air de nouveauté : à la BNF, les manuscrits et les gravures cotés «X» sont montrés en grande première, de même que les œuvres présentées au Barbican Centre proviennent souvent de cabinets autrefois secrets – au Musée de Naples, au British Museum, dans des collections privées. Il ne reste plus qu'à céder à la tentation – le parfum du vice enivre, crier au scandale serait *réactionnaire*.

Cherche-t-on à nous persuader qu'une œuvre peut, sans perdre son authenticité, ébranler, voire embraser les sens ? C'est manifestement le projet du Barbican Centre, comme si l'ère du libre jeu des facultés de l'esprit n'avait pas expiré de longue date, comme si seules des œuvres à caractère érotique pouvaient *affecter*. Or l'enjeu de telles expositions n'est pas dans l'inédit, ni dans l'éviction d'une censure (qui plane encore au-dessus des jeunes têtes) ; il ne s'agit pas davantage de montrer qu'une œuvre peut susciter du désir. Aujourd'hui, si l'on choisit de ne pas se limiter à la création contemporaine – dont le rapport au sexe et à l'érotisme est si particulier qu'il a fait à lui seul l'objet d'expositions importantes, *Féminin/Masculin* au Centre Pompidou (1995), *Présumés Innocents* au CAPC de Bordeaux (2000) – exposer le sexe dans l'art, dans la littérature, c'est interroger un certain rapport de l'art à sa propre chair, c'est éprouver l'espace de l'institution publique au contact de l'obscène. À ce dernier égard, la BNF fait *monstre* de sa capacité à incorporer dans ses rayons l'anarchiste, le blasphémateur, et le pervers.

Tout est distribué dans le plus bel ordre chronologique : la Bibliothèque Nationale a certes une vocation historique, voire pédagogique, mais à Londres, dans un lieu qui se veut « différent », c'est franchement ridicule. Comme s'il existait une filiation ininterrompue entre l'hermaphrodite hellène, les photographies de l'Institut Kinsey et celles de Jeff Koons ! La tentation évolutionniste ronge aussi l'exposition parisienne : la première partie montre essentiellement des ouvrages pornographiques et anonymes publiés dans le second XVIII^e siècle ; conçue sur le même modèle scénographique, la dernière section est organisée en un *name-dropping* d'écrivains connus pour leur encre de sulfure et aujourd'hui reconnus par l'université – Bataille, Genet, Guyotat... N'a-t-on pas oublié de *marquer* la distinction entre l'art érotique (ou pornographique) et la pornographie dans l'art et la littérature au XX^e siècle ?



Tracey Emin
*If I Could Just Go Back
and Start Again, 1995*
Monoprint drawing
65 x 81,5 cm

© the Artist. Courtoisie de JayJopling/
White Cube (Londres)



Tracey Emin
Small Drawing, 1994
 Monoprint
 10 x 15 cm
 © the Artist. Courtoisie de Jay
 Jopling/White Cube (Londres)

Ainsi, à Londres: on ne peut pas associer sans plus de vergogne les terres cuites du secretum romain, objets du quotidien érigés en œuvres d'art par le musée moderne, avec le showroom de l'art à scandale, visible dans tous les musées d'art contemporain, et reproduit ici dans une sorte de galerie d'alcôves où posent Duchamp, Tracey Emin, Nan Goldin, Warhol comme autant de prostituées. On ne peut pas non plus montrer le Kama-Sutra, les *shungas* japonaises, les miniatures persanes, sagement enclos dans de petits cabinets à vocation d'oubliettes, en marge de l'espace central où se concentrent les œuvres de l'Occident. Ce qu'on peut faire, c'est oser exposer, provoquer de véritables rencontres, faire éclater les chronologies et les attaches géographiques. Risquez donc une proposition franchement indécente!

(Une extravagance: alors que les murs sont clairs, une cellule noire sert d'écrin à la série *The Perfect Moment* de Mapplethorpe – par mimétisme de ces corps enveloppés de cuir et de chaînes? Il faut soi-même se glisser dans la fente d'une porte étroite, encore une fois mis en garde par quelques lignes alertant les âmes sensibles,

puis se pencher sur des vitres à plat aveuglés par les spots de lumière, pour déchiffrer, sous une couche de plexiglas, de reflets et de poussière, les portraits barbares et esthétiques de l'artiste en modèle S/M. Tout se passe comme si, malgré sa prétention de liberté provocatrice, l'espace de l'exposition se condamnait encore...)

Comment envisager les rouages de l'art et de l'érotisme? Comment montrer le débordement de la forme par l'éros? Se frotter contre les matières: la sculpture saisit la chair brûlante et moite dans le marbre froid, l'incise du crayon noir tranche dans les corps affolés, le papier glacé de la photo polit le désordre amoureux. Insister sur les tissus: la couverture d'aquarelles champêtres des albums de Paul Caron, sous laquelle se dévoilent des images de la volupté féminine; le phénakistiscope, procédé d'imagerie utilisé pour les jeux d'enfants, détourné en un manège coïtal; le choix du dessin, de la miniature, de l'esquisse, de l'écriture, du petit objet – de formes mineures, voilées, qui multiplie écrins, doublures, et ourlets. Suivre certaine courbe...

Lignes enlacées, corps flottant sur corps imprimé: les miniatures

indiennes dépliant sous le sceau de la recherche érotique des scènes à ciel ouvert, enserrées dans la croûte épaisse et noire d'un Kama-Sutra abîmé. Un dais bombé fait parfois écran aux tiers regards introduits en marge, et pour l'œil réel, globuleux, cette toile fait écrin à ceux dont les voiles ont pris le large. La peau est lisse, sans volume, follement chair, et fade. Troublante forure dans l'image – maintenue en ses contours par une sobriété de lacs, rehaussée de jaune fragile, une toile au sol, quelques coussins, des étoffes fardées. Violet parme. Qu'ils sont pâles, sous leur chevelure de jais! Vert amande. Les membres torsadés dans les plus fantasques étreintes ne sont pourtant qu'apposés l'un sur l'autre, collage inorganique scellant quelque secret de tonnelle, *ars erotica*. Bleu ciel. Le nœud des amants, l'instant de grâce, ciselé dans un carré rouge sur marbre lacté.

Or le trait s'affole, fugue en strettes de plis, onde de plaisir qui roule chair et tissus dans sa vague, et monte, monte à son visage, rosé, froissé par la jouissance. Cela vient du Japon, sur des feuillets assemblés en album, estampes soleil levant. On les appelle aussi *shunga*. Le fil du dessin lutte contre l'afflux effeuillant des soies chamarrées, dont les gibbosités noient les corps, et d'où ne s'échappe qu'un petit pan de chair blanche, triangle ou demi-lune; le pékin gonflé de motifs impassibles à l'excès tranche des sexes couleur furieuse, aux poils hirsutes – une mâchoire desserrée par l'avidité de posséder. Les coups de rein, acharnés, creusent les membres arqués, impriment des cadences électriques – encore. La parade ainsi rythmée crève la feuille: le cadre serre au plus étroit les sexes démesurés, tordus pour être toujours plus visibles, plus obscènes, dans la lucarne des étoffes. Sur ces images détraquées, où la chair n'est pas peinte, il n'y rien à voir, qu'une explosion de formes innommables, de lobes chatoyants, pourtant...

Maintenant elle regarde vers vous, la prostituée aux bleus, gribouillée

par Schiele. Elle vous regarde de tous ses yeux évidés en amandes. Étendue, les bras autour de la tête, elle montre – son corps gris, son corps plat, son corps en lignes de nerfs. Ivre et sans sourire. La tête s'aurole d'une robe à rayures multicolores, jetée là par oubli, par désordre, pour sanctifier la dévoyée d'une monstrueuse chevelure de lionne – pour vous provoquer. Les lèvres écarlates et pulpeuses, elle attend, sale. Comme le livre indien et les albums japonais, les feuilles du Viennois aussi composent des coins de peaux greffées à des mottes de tissus. Mais Schiele coud, découpe, les jambes, la tête, une main. Déchire au crayon noir des silhouettes stériles de plaisir solitaire. Ainsi taillée dans l'espace, une étoffe froissée, orange vif, caresse la poitrine, glisse sur une fesse. Vert de haute mer. Ou des bas noirs en guipure, des bas jaunes enroulés. Sur un nu barbouillé, petit coin de bleu Poussin. Le désordre sexuel décharge son aplat rouge sang. L'œil, crevé, réclame encore de jouir, après l'épuisement des mots, toujours prompt à luire aux impudents appels qui, selon Hubert Damisch, hantent toute exposition: *Regarde de tous tes yeux, regarde!* □

EXPOSITION

Seduced: Art and Sex from Antiquity to Now

Barbican Art Gallery
 Barbican Centre, Londres
 Exposition interdite aux moins de 18 ans
 Commissaire: Martin Kemp

Du 12 octobre 2007 au 27 janvier 2008

L'Enfer de la Bibliothèque, Eros au secret

Grande Galerie de la Bibliothèque Nationale de France
 Site François-Mitterrand, Paris
 Exposition interdite aux moins de 16 ans, même accompagnés
 Commissaires: Marie-Françoise Quignard, Raymond-Josué Seckel

Du 4 décembre 2007 au 22 mars 2008